

regrettons, en effet, aux différentes époques de la vie. Dans la jeunesse, nous regrettons les naïfs plaisirs de notre enfance ; dans l'âge mûr, la confiance, les prestiges, les élans poétiques de notre jeunesse ; dans la vieillesse, la vigueur et l'activité de l'âge mûr. Nous passons ainsi une partie de notre temps en regrets inutiles, en sollicitudes imaginaires, et l'autre en désirs souvent irréalisables. Nous oublions que chacune de nos années est comme une parcelle de champ que nous devons cultiver, que la vie entière est une tâche, si ce n'est un combat. « L'âme qui sommeille, a dit Longfellow, l'éloquent poète, manque à sa mission. Laissons le passé mort s'ensoleiller au milieu des morts ; agissons, agissons, avec le cœur dans la poitrine, et Dieu sur notre tête. »

Heart within, and God overhead.

C'est l'aspect de ces actifs ouvriers avec lesquels je voyage qui me ramène à ces idées de ferme résolution, et l'aspect de cette nature canadienne qui me ramène au sentiment de la grandeur et de la bonté de Dieu.

N. MARMIER.—(Gazeta).

SCIENCE.

HISTOIRE DU CANADA.

COMPTE-RENDU DU COURS DE M. L'ABBÉ FERLAND, A L'UNIVERSITÉ LAVAL.

XXVI.

(Suite.)

Nous avons parlé de M. Noël Brûlard de Sillery, membre d'une puissante famille (son frère aîné avait été grand chancelier du Roi, et c'est probablement lui qui a signé « Brûlard » au bas d'une lettre écrite à Champlain) ; il était chevalier de Malte et avait été ambassadeur en Espagne et à Rome. C'est à Rome que sa piété le porta à se consacrer entièrement à Dieu en embrassant l'état ecclésiastique. Il n'est jamais venu en Canada, mais par l'entremise des Jésuites, il dota la colonie d'œuvres pieuses et s'occupa particulièrement des Sauvages.

Il avait d'abord pensé à fonder un établissement pour les jeunes Sauvagesse ; mais sur l'avis du Père Lejeune il se décida à établir un lieu d'asile pour les familles sauvages devenues chrétiennes. En 1637, il envoya une vingtaine d'ouvriers et des secours en argent pour construire une église, des maisons et un fort pour l'accomplissement de son projet.

Il écrivit à M. de Montmagny qu'il avait connu à Malte, et comme on peut bien l'imaginer, il en reçut toute la protection possible.

Le Père Lejeune choisit l'endroit situé au-dessus de la Pointe-à-Puiseaux, dans une jolie anse qu'on appela depuis l'anse Sillery et qui est occupée aujourd'hui par les chantiers de M. LeMesurier et de quelques autres marchands de bois.

On construisit d'abord une maison pour les ouvriers ; puis une chapelle et une maison pour les missionnaires, une maison capable de loger plusieurs familles et une enceinte fortifiée. Il y avait dans le voisinage quelques familles algonquines chrétiennes ou sur le point de le devenir ; deux chefs Négabamat et Nenasconnat demandèrent au Père Lejeune dans quel but on établissait ces constructions. Le Père leur dit que c'était un capitaine des Français qui avait ordonné cela dans le but de leur être utile. Ils demandèrent alors s'il n'y aurait pas moyen pour eux et leurs familles d'être admis à loger dans cette enceinte. Le Père qui savait que les Sauvages estiment fort peu les faveurs qu'ils obtiennent facilement, leur dit qu'il tâcherait d'obtenir cette grâce pour eux.

Le doute que le Père avait eu le talent de mettre dans sa réponse, fit croire aux Sauvages que la chose ne serait pas facile à obtenir, mais le Père leur permit de s'y fixer provisoirement, et Négabamat dit au Père : « Tu nous promets de nous obtenir cette faveur ; mais si tu as l'intention de mentir, mens hardiment, car tu es vieux et tu ne pourras nous tromper qu'une fois. »

L'année d'ensuite, ayant reçu une réponse favorable, on admit plusieurs familles sauvages dans l'établissement de Sillery. Ce lieu a encore servi de lieu de retraite à beaucoup de missionnaires ; le Père Brébeuf entre autres y habita et on trouve dans les registres de Sillery, (en 1643) des entrées faites par ce confesseur de la Foi.

L'établissement de Sillery fut pendant quelques années assez considérable et la compagnie concéda la seigneurie de Sillery aux Sauvages avec les Pères Jésuites pour tuteurs. Plus tard, l'établissement ayant été détruit, la compagnie concéda la seigneurie aux Jésuites.

Il n'y a pas plus de trente ans on voyait encore deux pans des ruines de la muraille du fort de Sillery et aujourd'hui encore on peut reconnaître les traces de cet établissement : une partie de l'ancien presbytère est encore même occupée par des couvains de M. LeMesurier. C'était encore un joli local que celui de Sillery : une belle petite baie, limitée par des promontoires, ornée d'un joli cap ; une source magnifique, dont les eaux pures descendaient d'un coteau ; tout enfin justifiait le choix fait de cet endroit pour l'objet en question.

On découvrit, il y a quelques années, sur le coteau, un bon nombre d'ossements qui ont indiqué que le cimetière de Sillery était situé près de l'ancien monastère des Dames de l'Hôtel-Dieu, dont on voit encore quelques ruines. Sur les ruines de l'établissement de l'Hôtel-Dieu a poussé un orme qui aujourd'hui a près de trois pieds de diamètre.

L'asile de Sillery prospéra ; et on n'eut pas de peine à faire adopter aux Sauvages chrétiens les usages de l'Eglise ; ils se prêtèrent de la meilleure volonté du monde aux assistances à l'Eglise, aux jeûnes, à l'abstinence et aux prières. On avait craint d'abord pour eux le voisinage de la ville et des populations européennes ; mais la conduite exemplaire des premiers habitants du Canada fut plutôt pour ces nouveaux chrétiens d'un exemple favorable. Tous les auteurs s'accordent à rendre témoignage au caractère religieux et honorable, aux habitudes rangées et aux mœurs pures des Canadiens de cette époque. Sans doute que tous ceux qui venaient au pays n'étaient pas des saints ; mais quels qu'eussent été leurs antécédents, il semble qu'en arrivant au sein de cette bonne petite société, ils s'imprégnèrent de l'atmosphère salutaire qu'on y respirait ; car il semble qu'il y avait dans l'air du pays, comme le dit un missionnaire, « un je ne sais quoi » qui portait à la vertu. Il ne sera pas sans intérêt pour nous de lire de semblables hommages rendus à nos pères par différents auteurs.

On lit dans la Relation de 1638 :

« Tous les ans, les vaisseaux nous apportent quantité de personnes qui viennent grossir notre colonie. Ce nombre est mêlé, comme la monnaie d'or, de faux aloi ; il est composé d'âmes d'élite et bien choisies et d'autres bien basses et bien ravalées. Or, il me semble que je puis dire avec vérité, que le sol de la Nouvelle-France est arrosé de tant de bénédictions célestes, que les âmes nourries à la vertu y trouvent leur vrai élément et partant, s'y portent mieux qu'ailleurs : pour celles que leurs vices ont rendus malades, non seulement elles n'empirent point, mais au contraire, venant à respirer un air salubre et bien éloigné des occasions du péché, changeant de climat, elles changent de vie et béatissent cent fois la douce providence de Dieu, qui leur a fait trouver la porte de la félicité, où les autres n'appréhendent que des misères. »

Charlevoix dit des premiers Canadiens :

« On avait apporté une très-grande attention au choix de ceux qui s'étaient présentés pour aller s'établir dans la Nouvelle-France. . . . Quand aux filles qu'on y envoyait pour les marier avec les nouveaux habitants, on avait toujours soin de s'assurer de leur conduite avant que de les embarquer : et celle qu'on leur a vu tenir dans le pays est une preuve qu'on avait réussi. On continua les années suivantes d'avoir la même attention, et l'on vit bientôt, dans cette partie de l'Amérique, commencer une génération de véritables chrétiens, parmi lesquels régnaient la simplicité des premiers siècles de l'Eglise, et dont la postérité n'a point encore perdu de vue les grands exemples que leurs ancêtres leur avaient donnés. »

On doit rendre cette justice à la colonie de la Nouvelle-France : que la source de presque toutes les familles qui y subsistent encore aujourd'hui, est pure et n'a aucune de ces tâches que l'opulence a bien de la peine à effacer : c'est que les premiers habitants étaient, ou des ouvriers qui y ont toujours été occupés à des travaux utiles, ou des personnes de bonnes familles qui s'y transportèrent dans la seule vue d'y vivre plus tranquillement, et d'y conserver plus longtemps leur religion. Je crains d'autant moins d'être contredit sur cet article, que j'ai vécu avec quelques-uns de ces premiers colons, tous gens encore plus respectables par leur probité, leur candeur et la piété solide dont ils faisaient profession, que par leurs cheveux blancs et le souvenir des services qu'ils avaient rendus à la colonie.

Plusieurs autres écrivains laïques se sont joints aux missionnaires dans ce concert d'éloges, justement décernés à nos ancêtres. L'an-